

STOCK

Henri Raczymow

La Mort du grand écrivain

Henri Barbusse

LA MORT DU GRAND ÉCRIVAIN

La mort
du grand écrivain

LA MORT DU GRAND ÉCRIVAIN
HENRI BARBUSSE
CŒUR DE VIEUX ET D'OR
RIVIÈRES D'ÉTÉ
• ON NE PENSE PAS À LA MORT
UN CHIEN VERT
MACHES SACS
LE CYCNE DE PROJET
NINETTE
SLOOT & SLOOT

802

63160

64

Du même auteur

Aux Éditions Gallimard

LA SAISIE, 1973

SCÈNES, 1975

BLUETTE, 1977

CONTES D'EXIL ET D'OUBLI, 1979

RIVIÈRES D'EXIL, 1982

« ON NE PART PAS », 1983

UN CRI SANS VOIX, 1985

MAURICE SACHS ou les travaux forcés de la frivolité, 1988

LE CYGNE DE PROUST, 1990

NINIVE, 1991

BLOOM & BLOCH, 1993

18 22 909
DL-1011934-3224
820

Henri Raczymow

La mort
du grand écrivain

Essai sur la fin de la littérature

Stock

67



DL-10111994-34349

Henri Bazynow

La mort
du grand écrivain

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1994, Éditions Stock.



De la nostalgie

« Tu as bien l'amour de l'Art
mais tu n'en as pas la religion. »

Flaubert à Louise Colet.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

It is not the love of the law
but the love of the religion.

Flaubert & Louise Collet

17

De la nostalgie

Un samedi du mois de décembre 1993, on put entendre sur France Culture une voix posée, affectée d'un accent indéfinissable, parler de Romain Gary. La voix disait ceci : « Romain Gary est l'un des quatre ou cinq plus grands écrivains du XX^e siècle. *La Promesse de l'aube* est largement, comme récit autobiographique, supérieur aux *Mots* de Sartre, ce que pourtant Sartre a écrit de meilleur. » Cette voix était celle de Tzvetan Todorov. Quand ce n'est plus au café du Commerce qu'on entend ça, et qui prêterait alors au sourire ou à l'indifférence, mais sur France Culture et dans la bouche d'un des analystes les plus fins de la chose littéraire des années soixante et soixante-dix, on se dit que quelque chose, là, a basculé. Mais quoi ? C'est comme si Dieu un beau jour vous adressait la parole et vous disait : « Je n'existe pas. » De quoi être troublé, même si un brusque sursaut de votre réflexion vous indiquait que, de l'avoir entendu, même vous dire ça, c'est bien la preuve qu'il existe.

Quand on parle de littérature, bizarrement Dieu n'est jamais très loin. Juste là, derrière, tapi, qui surveille, qui s'offusque, qui tente ou désespère de capter votre regard, ou qui se moque de vous. On ne sait jamais, avec Dieu. Un jour, les hommes le congédient et, malin, il revêt une autre apparence. Celle, par exemple, de la littérature.

La littérature est une religion (ou le substitut d'une religion, la « vraie ») ou elle n'est pas. Quelle est la généalogie de cette forme et de cette pratique (cette névrose obsessionnelle à l'échelle d'une société) de la foi, de la croyance ? Peut-on retracer les étapes de son destin, les prodromes de sa mort, puisque c'est de sa mort que nous projetons ici de dresser le constat ? Cette question, un rien massive, je le concède, procède clairement chez moi d'une immense nostalgie du temps, pas si éloigné de nous mais duquel nous sommes radicalement coupés, où il y avait en France de grands écrivains, ou plutôt où le terme « grand écrivain » avait un sens actuel, et pas seulement historique, inscrit dans une pure histoire littéraire, du type scolaire. Cette nostalgie, mettons pour la période de l'avant-guerre, à l'égard des noms de Gide, de Malraux, de Céline, de Proust, de la NRF dans son ensemble, pour l'après-guerre, de Sartre, de Camus, de Blanchot, du Nouveau Roman et même de *Tel Quel*, on aura beau jeu de dire qu'elle est romantique,

peu « scientifique », qu'elle présuppose l'existence antérieure d'un Âge d'or, d'un Éden des lettres, d'un paradis perdu. Je ne sais si cet Âge d'or a factuellement existé. Je sais seulement qu'il n'est plus. Je ne crois pas que ce soit un certain terrorisme critique des sixties qui l'aurait voué à la mort. La littérature est morte autrement, il n'y eut nul besoin de terreur, ni de guerre d'ailleurs, pour qu'elle disparaisse. La littérature a disparu dans le silence et l'indifférence, sans douleur. Sans douleur parce qu'on n'a plus besoin d'elle. Il faut croire qu'elle était devenue inutile, sans raison d'être. Elle ne remplissait plus de rôle symbolique et donc social. Alors, elle s'est effacée lentement de notre horizon, puis on ne l'a plus vue, on n'en a plus entendu parler. Sinon à l'école, peut-être. Et dans les livres d'histoire. La littérature est devenue un chapitre des livres d'histoire, comme les premiers chrétiens, comme Charlemagne ou l'épopée napoléonienne. Un chapitre clos, qui va continuer d'alimenter de belles et solides thèses académiques, mais sans enjeu pour notre présent et notre vie. Un pacte fut tacitement rompu, sans esclandre ni scènes de ménage. L'extinction fut silencieuse.

On le savait pourtant depuis Mallarmé (le surréalisme puis Sartre viendraient confirmer la chose) : la littérature est une imposture, une idéologie, un mythe, une croyance, une valeur parmi un système de valeurs, liée à l'avènement de la bourgeoisie et de son

ordre des choses : un supplément d'âme. Une institution datée, localisée, bref périssable. Pourquoi cette connaissance que je partage et qu'à tort ou à raison je crois vraie ne saurait me consoler ?

Nul doute que les sixties auront marqué une date importante dans cette histoire, dans la fin de cette histoire. Mais pas dans le sens que l'on pourrait croire. À l'enquête d'une revue littéraire : « Où va la littérature ? » un écrivain, voici trente ans, répondait par cette boutade : « À sa perte, j'espère, et le plus tôt sera le mieux. » Ce facétieux malgré lui ignorait sans doute qu'il était aussi un prophète. En cette fin de siècle, à semblable question, je gage qu'il n'aurait pas une réponse identique. Et pour cause : la perte de la littérature, nul ne s'aviserait de la souhaiter (comme d'aucuns souhaitaient, à la même époque, la perte du capitalisme). C'est que la question même ne se pose plus. Et puis, il n'est plus de revue d'« avant-garde » pour en poser de semblables : elles seraient aujourd'hui incongrues, d'une grande bêtise (et l'avant-garde est tout sauf bête : c'est même sa surenchère dans l'intelligence qui la condamne à être dépassée). Car sur cette question du destin de la littérature, il vaut mieux aujourd'hui faire silence. On sait qu'il n'est plus d'espoir pour cette moribonde. On se recueille, voilà tout. On s'incline, on vient rendre ses derniers hommages, chapeau bas.

Remarquons-le : c'est du vivant de Chateaubriand que Victor Hugo pouvait orgueilleusement se vouloir « Chateaubriand ou rien ». C'est de même du vivant de Gide puis de Sartre, que des centaines de jeunes gens, en France et dans le monde, se fantasmèrent comme inéluctablement promis à la gloire. Mais de nos jours, vouloir être qui avant de n'être que soi-même ? Pourtant, dira-t-on justement, il y a toujours des écrivains authentiques, des gens qui aspirent à la reconnaissance de leur écriture, par leur écriture. C'est vrai : on pourrait dresser la liste fastidieuse de combien ? cent ? deux cents ? cinq cents écrivains français vivants, de véritables écrivains, et de grand talent. Cette liste exhiberait la pléthore et la « concurrence ». Quant à tous les « écrivains », entendons par ce grand mot tous ceux qui aujourd'hui écrivent en France des livres, cette pléthore et cette concurrence étaient probablement inconnues non seulement des siècles mais des décennies précédentes. Aujourd'hui tout le monde connaît un « écrivain » et, comme le suggère Régis Debray, on s'en enorgueillit moins que de connaître un journaliste célèbre. Publier un livre aujourd'hui est chose désespérément banale.

Un jour, ayant lu par hasard un livre qui m'enthousiasma, je rédigeai spontanément un feuillet et demi et l'envoyai, dans un grand culot candide, à la chef de la rubrique « livres » d'un grand quotidien du soir. Le « papier » plut à la dame, qui décida sa publication.

Quand je le vis paraître, j'observai en moi un curieux sentiment, inattendu en raison de la nouveauté de la situation : j'étais aussi fier que lorsque, quelques années plus tôt, j'avais vu imprimer mon premier livre sous une livrée prestigieuse. Et une pensée me vint, troublante, à la fois exaltante et repoussante : cinq cent mille lecteurs allaient voir ma signature, contre cinq cents qui avaient acheté mon premier livre. Quel écrivain n'a fait cette expérience, frémi à ce constat, jaugé précisément le rapport travail fourni (mille fois moins)/gratification (mille fois plus)? Mais pourquoi alors de plus en plus de journalistes écrivent-ils des livres, puisque leurs noms sont déjà présents dans les journaux ou leurs visages à la télé? Eh bien, pour qu'on parle d'eux. Signer un papier dans un grand quotidien ou dans un magazine, c'est beaucoup, vous voilà lu et connu. Qu'on écrive un papier sur vous, c'est encore mieux. Vous qui êtes déjà lu et connu, vous voilà lu, connu et reconnu. Votre capital symbolique a fait un grand bond. Inversement, un jeune auteur obtenant un « papier » dans la presse, en soi, ne changera rien, car avant il n'était pas connu. Ce sera un papier sur un inconnu, un papier inutile. Il ne se fera reconnaître que par ceux qui le connaissent déjà : sa famille, ses amis. C'est surtout à leurs yeux que le voilà consacré écrivain, ce qui n'est pas si mal, eux qui étaient jusqu'alors si dubitatifs.

Dans *Le Pouvoir intellectuel en France*, Régis Debray dit la même chose, sous une forme plus synthétique : « En 1950, je laisse tomber dans une réunion amicale : “Gallimard a accepté mon manuscrit” – et me voilà déjà différent, consacré, surélevé. En 1980, la même petite phrase faussement nonchalante ne fera dresser aucune oreille. Tout le monde, dans ce monde, a des relations avec un éditeur [...] Pour déclencher les mêmes histoires d’amour, de dépit ou de rivalité, il me faudra quelque chose comme : “J’ai l’accroche à la une du *Monde* la semaine prochaine”¹. » On jugera cette anecdote plus symbolique que réelle, et que le trait est grossi. Balzac, en tout cas, dans son *Grand Homme de province à Paris*, l’eût reprise à son compte : le candide Lucien, dans son apprentissage des mœurs littéraires parisiennes, s’étonne que trois articles lui aient rapporté plus qu’un livre « qui m’a coûté, dit-il, deux ans de travail² ». À ceux qui se plaignent de la dureté des temps, de l’injustice, de la corruption, de l’universelle comédie, de l’incompétence, de l’esprit de lucre, du copinage, etc., on aura beau jeu de dire qu’il en a toujours été ainsi, voyez Balzac.

1. Régis Debray, *Le Pouvoir intellectuel en France*, Ramsay, 1979, repris par Gallimard, « Folio/Essais », p. 225.

2. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, Gallimard, « Folio », p. 380.

Mais revenons à nos cent ou cinq cents auteurs vivants et de grand talent. Selon quelle hiérarchie les classer ? Lequel m'aide à vivre, à écrire, à penser ? Lequel m'exhorte, par ce que son nom représente à mes yeux, à me jeter dans le pari incertain d'une vie risquée, où ma vie même est en jeu ? Lequel me fait être et advenir, moi écrivain ? Lequel contribue à donner du sens, pour moi, à écrire ? Je n'en vois pas. Je les vois tous, mais aucun ne semble se détacher des autres. Ce sont des confrères, une fratrie dont, comme dans les familles modernes, le père est absent. On objectera encore : comment discerner le relief des choses quand on a le nez collé dessus ? Il y faut de la distance, dans l'espace ou le temps. À l'époque de X, nul sinon une poignée de gens ne pouvait voir qu'on avait affaire à un grand écrivain : le temps n'avait pas fait son œuvre. Eh bien aujourd'hui, c'est pareil : attendons que l'histoire s'écoule et tranche comme elle l'a toujours fait, nous y verrons plus clair. Certes. On remarquera pourtant ceci : du temps de Chateaubriand, Victor Hugo savait clairement que c'était lui, Chateaubriand, qui constituait une lumière visible entre tous les lumignons contemporains. Du vivant de Sartre, nul n'ignorait, du général de Gaulle jusqu'à l'obscur potache d'une classe de seconde d'un lycée de province, que lui, Sartre, était une gloire nationale,

un génie de la littérature. Fût-il un « mauvais génie », socratique corrupteur de la jeunesse.

Je voudrais ici réhabiliter la nostalgie, même si je n'en ignore pas la dimension romantique, c'est-à-dire illusoire ou mensongère. Il n'y eut jamais d'Âge d'or qu'après coup, dans l'illusion, justement. Et, à dire le vrai, je préfère vivre aujourd'hui que du temps de Proust ou de Sartre. Du temps du premier, je n'aurais probablement pas fait de longues études, ni sans doute d'études du tout. Dans les années cinquante, je crois me souvenir que le monde était gris et qu'il donnait la nausée. Ma nostalgie est autre. Quand je faisais mes études, quittant Sartre que j'avais lu avec passion, y compris au sens étymologique, et presque en entier, je découvrais Claude Simon et Samuel Beckett. La lecture éblouie de Roland Barthes et de Maurice Blanchot m'accompagnait. Sartre, Barthes, Claude Simon et Beckett étaient vivants, je veux dire vivants en chair et en os. (Au fait, au moment où j'écris Claude Simon et Maurice Blanchot le sont toujours, je crois.) Je pouvais leur écrire; voire, avec un brin de culot, tenter de leur téléphoner, ne serait-ce que pour entendre leur voix, oubliant la leçon du *Contre Sainte-Beuve* : que le « moi de l'écrivain ne se montre que dans ses livres ». Je ne le fis pas. Trop intimidé, trop zélé dans mon respect et mon admiration. Trop ébloui par ces lumières trop vives pour oser

jamais les regarder en face. J'étais contemporain de ces grandes figures. Ce n'était pas l'Histoire, le dépôt du Temps, le Lagarde et Michard, certes non, qui me soufflaient qu'il s'agissait de grands écrivains. Je le savais. Nous étions du reste fort nombreux à le savoir. Or aujourd'hui, de qui suis-je, de qui sommes-nous les contemporains ? La prudence ou plutôt le sens du ridicule nous prescrit de ne pas avancer de noms, même un seul.

Pourtant, nous l'affirmions, d'authentiques écrivains, aujourd'hui, en France, écrivent et publient. Et puisque l'existence de tels individus, de tels croyants est attestée, c'est bien que la religion de la littérature n'est pas morte. En outre, jamais peut-être n'a été aussi fort le désir (narcissique) de reconnaissance. Surtout, même isolés les uns des autres, même pourvus du maigre statut d'illustres inconnus, ils sont légion ceux pour qui la notion d'œuvre à accomplir a encore un sens, qui n'instrumentalisent pas leurs moyens (artistiques) en vue de cette reconnaissance à laquelle ils aspirent et qui semble être le désir du monde le mieux partagé. Et si cette question du sens de la littérature, en somme celle-ci : pourquoi, pour quoi j'écris ? était consubstantielle à l'écriture elle-même, déjà présente, non seulement chez Proust dont elle est une dimension essentielle de l'œuvre, sa part réflexive, mais antérieurement et d'une autre façon chez Balzac, dans *Illusions perdues*, ayant ainsi surgi

en même temps que l'écrivain moderne ? Alors, rien de nouveau sous le soleil, et notre constat aurait tout l'air d'être d'emblée invalidé. Pourquoi alors ce sentiment que la littérature n'aura bientôt plus de sens, voire n'en a déjà plus ? Pourquoi ce sentiment que décidément ce n'est plus comme avant, que le paysage a radicalement changé, et les règles du jeu, et le jeu lui-même ? C'est que la société, ainsi que Gilles Lipovetsky l'a analysé, est devenue jeu généralisé dans son entier, inaugurant le règne du narcissisme ludique. La littérature, jeu suprême jusque-là, jeu de vie ou de mort, s'insère à présent dans la quotidienneté exempte sinon de drames, du moins de tout sentiment tragique, dépossédée de sa prétention de principe à toute spécificité. Aussi écrire ou tenter de se faire remarquer par d'autres voies est-il aujourd'hui rigoureusement équivalent.

Avant, le tragique, pour l'écrivain, c'était la difficulté d'être reconnu par une société qui lui était étrangère et l'incertitude inhérente à cette reconnaissance éventuelle. Une impérieuse voix intérieure, manière de démon pascalien, lui soufflait de parier, de croire à l'existence de la littérature : il avait ce faisant tout à gagner (la gloire) et peu à perdre (la médiocrité d'une vie réduite à elle-même, d'une vie sans transcendance). D'où ses doutes, malgré tout : c'était sa vie même qu'il misait : voir les lancinantes hésitations du narrateur de la *Recherche*, avant qu'avec les

révélations du Septuor de Vinteuil n'éclatent au grand jour les lumineuses certitudes du *Temps retrouvé*. Aujourd'hui, le tragique, pour l'écrivain, a perdu son cadre métaphysique traditionnel; ce cadre, littéralement, est tombé, comme pour ces toiles contemporaines qui pendouillent sur les cimaises de nos musées, lamentables et d'autant plus empressées de s'autodésigner comme œuvres d'art que nulle instance ne le fait à leur place. La question des raisons légitimes d'écrire reste suspendue, inavouable : on ne l'entend plus, elle n'a plus de sens. C'est la postérité, sans doute, qui n'a plus de sens. Stendhal pouvait se consoler de n'être compris que dans soixante-dix ans. Qui, aujourd'hui, cette pensée consolerait-elle ? Nous sommes encore dans la religion, mais celle de l'ici et maintenant. Mai 68 est passé par là : nous voulons tout, tout de suite. Dieu s'est fait instantané. Comme le dialogue téléphonique ou la télécopie, le feed-back ne souffre pas de délai. L'espoir ne fait plus vivre. Nous vivons les guerres et les cotes de la Bourse en « temps réel ». « Les Hindous ont la métempsycose, nous, nous ne vivons qu'une fois¹. »

Il sera question de « vanité » dans ces pages. Non celle, universelle, de L'Ecclésiaste : celle qu'induit,

1. Régis Debray, *Le Pouvoir intellectuel en France*, op. cit., p. 232.

aujourd'hui, l'absence de transcendance, qu'on la nomme Dieu, le Roi-Soleil, l'Art (pour l'Art) ou la Révolution (la Littérature au service de).

Dans les années 1980, l'émission de Bernard Pivot, *Apostrophes*, constituait en France le dernier salon littéraire. En 1985, Pivot pouvait dire, avec nostalgie : « Il n'y a plus de salons littéraires aujourd'hui¹. » Au début de l'été 1990, les gazettes nous apprenaient qu'ayant renoncé à poursuivre son émission, Bernard Pivot, en outre, démissionnait de la revue dont il était le rédacteur en chef, *Lire*. La raison qu'il avançait mériterait en elle-même un long commentaire : « Il n'y a, disait-il, plus de vie littéraire en France. » Bel exemple de l'arroseur arrosé. Lui-même avait contribué, non certes par on ne sait quel machiavélisme mais par la logique même du pouvoir médiatique, à tuer cette vie. Arroseur arrosé, ou pompier pyromane, pompier le jour (animant la vie littéraire), pyromane la nuit (tuant la « vie littéraire », nom séculier de la littérature), tel fut le rôle paradoxal de Bernard Pivot. Pourtant, ce qui était en cause, ce n'était pas tant la « vie littéraire » qui n'est que l'écume éphémère, mondaine et sans intérêt de la littérature, mais bien la littérature elle-même, ce dont cette démission de Pivot, après tout bon observateur des mœurs culturelles de

1. In *Écrire aujourd'hui*, Autrement, 1985.

ce temps, et la raison avancée constituaient l'aveu : la mort de la littérature.

Il fut un temps où la critique savante parvenait à jeter une lumière sur tel écrivain que le public dédaignait encore. Ainsi, le premier livre d'Alain Robbe-Grillet étant passé inaperçu, son éditeur Jérôme Lindon, par l'intermédiaire de Jean Piel, sollicita Roland Barthes pour un article dans *Critique*. Maurice Blanchot y alla à son tour d'un article dans *La NRF*. Ces deux textes de critique savante consacrèrent Robbe-Grillet et le magazine *L'Express* lui ouvrit ses colonnes pour une série d'articles sur la « littérature d'aujourd'hui ». Pourtant, *Les Gommages* de Robbe-Grillet ne se vendit cette année 1953 qu'à six cents exemplaires. Mais Robbe-Grillet frisait la « gloire », et c'est ce qui à l'évidence, pour lui et son diligent éditeur, importait. C'est que Blanchot et Barthes, faut-il croire, représentaient beaucoup, y compris pour un magazine « grand public » comme *L'Express*. Cette époque touchait presque la fin du « cycle éditorial » que Régis Debray fait aller jusqu'en 1960 et le phénomène du Nouveau Roman en constitue vraisemblablement l'acmé. Jusqu'à cette époque deux ciels, pourrait-on dire, régnaient au-dessus de la littérature : le populaire et le savant, l'industriel et l'élitaire. Un écrivain, selon la difficulté ou l'immédiateté de sa possible réception, pouvait être accueilli

au sein de l'une ou l'autre de ces formes de la reconnaissance. Il n'y a plus aujourd'hui de ciel que celui constitué par le public, et le public n'est touché que par la seule télévision. Un écrivain reconnu, sauf exception qui confirme la règle, c'est celui qui passe à la télé. S'il passe à la télé, c'est qu'il le mérite, selon le vieux sophisme : il n'y a pas de fumée sans feu. Antérieurement, et pour nous limiter à ce siècle, un article élogieux d'Aragon, de Mauriac, de Gide, de Malraux, de Sartre, ou de Camus, et votre carrière était possiblement faite. Il n'y avait plus qu'à persévérer dans l'être. Cela n'existe plus. C'est que, comme dans le *Witz* yiddisho-freudien du chaudron : 1° Les « grands » écrivains, trop peu assurés eux-mêmes de leur propre « grandeur », semble-t-il, ne daignent plus mettre le pied à l'étrier de leurs cadets qui toquent à la porte de la République des lettres. 2° Quand bien même la générosité (ou simplement l'amitié) les y convierait, cela n'aurait nul commencement d'effet de consécration (contrairement à ce que nous avons vu plus haut touchant le « lancement » des *Gommes* par Jérôme Lindon, en 1953). 3° CQFD : Il n'y a plus de « grands » écrivains.

Nous ne saurions nous borner à ce constat. Si ce que nous avançons est vrai et si notre propos émane d'autre chose que d'un ressentiment personnel, jugement hâtif que d'aucuns seraient peut-être enclins à émettre, alors il faudrait tenter de mieux comprendre

Table

9	1. De la notation
26	2. La lettre à Pivot?
35	3. De Dieu à l'indication
44	4. D'un régime ancien
52	5. Suite
60	6. Bataille, Jéhu, Huit, le « champ »
75	7. La Mer
86	8. Du monde de réel, de la réalité du monde
110	9. La lettre aux autres?
117	10. Le passé, le futur, le présent
123	11. Le Grand Écrivain
136	12. L'Anecdote : indication!
144	13. La lettre à Pivot : le retour
150	14. De la hiérarchie
158	15. La lettre à l'«-Suisse»?
173	16. Avec l'actualité
191	17. De la fin



Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Stock
23, rue du Sommerard, 75005 Paris
en octobre 1994

Imprimé en France
Dépôt légal - Octobre 1994
N° d'édition 1994 - N° d'impression 1994
2000 - 2 274 047 044
54 274 047 044

Cet ouvrage a été tiré par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMINDROT
à Paris
pour le compte des Éditions Stock
23, rue de Valenciennes, 75011 Paris
en octobre 1964

Imprimé en France
Dépôt légal : Octobre 1994
N° d'édition : 4003 - N° d'impression : 28455
ISBN : 2-234-04376-X
54-07-4376-01/7

2

HENRI RACZYMOW

La mort du grand écrivain

L'âge classique voit la « naissance de l'écrivain » et l'époque romantique son « sacre » : avec l'âge démocratique – où nous sommes aujourd'hui en Occident – c'est, avance Henri Raczymow, le constat de sa mort qu'il faut dresser, entraînant avec elle la fin de la littérature dans sa dimension de sacralité, de transcendance.

Si la littérature fut bien le substitut laïcisé de la religion, quelle a été la généalogie de cette forme de croyance et de ses pratiques ? Peut-on retracer les prodromes de sa disparition ? Car il semble que nous soyons radicalement coupés du temps pourtant assez proche (que l'on songe à Gide ou Sartre) où le terme « grand écrivain » avait un sens ailleurs que dans les seuls manuels scolaires.

Ce n'est pas l'absence d'écrivains contemporains importants que déplore ici Henri Raczymow, mais la disparition d'instances crédibles de légitimation – celles que furent, par le passé, le roi pour Racine, la nation pour Voltaire, le peuple pour Hugo ou Zola, l'opinion publique pour Sartre. Restent le « public », plus passif qu'actif, et la noria des notoriétés.

Si cette évolution de la littérature est liée au processus démocratique, que devient-elle lorsque ce processus semble être arrivé à son terme ?

Henri Raczymow est né en 1948 à Paris. Parmi ses publications récentes : une biographie de Maurice Sachs, un essai Le Cygne de Proust, un roman Bloom & Bloch.



9 782234 043763

94-X

54-4376-7

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00274696 6

Iconographie : Catherine Claudot

Maquette : B L E U

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist
Programme de génération — Louis Eveillard
Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia — Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit — dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.